

# Baiser volé : [suite]

Autor(en): **Moret, Eugène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 47

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190046>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

con avoué lo crouïo Pequabou et lo chenapan m'a bailli on pêta su lo naz.

— Ah ! cé pandoure a ouzà tè bailli on pêta ! mè peïno que ceïn n'est pas restà dinsè ?

— Oh ! foutre na, que ceïn n'est pas restà dinsè !...

— A la boune hàora ! Et qu'as-tou fè quand t'as z'u reçu l'atout ?

— Eh bin, su z'u mè lavà vai lo borné, kà y'éte tot einsagnolà et mè su einvenu po mè reduirè.

### Onna consurtachon per tsi lo màidzo.

On lulu, pe dzanliào et farceu què malàdo, preteindài on dzo avài la crévena, que n'est pas 'na maladi ; mà on dit qu'on est dinsè quand on est on boccon mau-fotu. Lo gaillà volliàvè finnameint eimbétà lo màidzo et lo va consurtà po savài quin remido lài volliàvè bailli, et po vairè quienna maladi lài volliàvè trovà.

— Eh bin, lài fà lo màidzo, dè quiet vo plieindèvo ? a te oquie que vo fassè mau ?

— Ne sé pas bin que y'é, repond lo gaillà ; mà dein ti lè cas y'a oquie que ne va pas dein la carcasse.

— Drumi-vo ?

— Oh ! dormo coumeint on modzon.

— Ai-vo dè l'appétit ?

— Càisi-vo ! medzo coumeint on lào.

— Schàdè-vo tandi la né ? ai-vo dè la fivre ?

— Dài iadzo que y'a, scho coumeint on bào et y'é 'na fivre dè tsévau ; mà pas soveint. Enfin quiet ! ne souffro pas pì tant, mà n'é pas mé d'acquouet qu'on vilhio bocan. Que mè faut-te fèrè ?

Lo màidzo, qu'étài on tot mälïn et que vayài prào iò la tsatta avài mau ào pì, lài repond :

— Vo drumi coumeint on modzon, vo z'ài on ap-pétit dè lào, onna fivre dè tsévau, vo schàdè coumeint on bào et vo n'ài pas mé d'acquouet qu'on vilhio bocan ! Vo faut alla consurtà lo vitérinéro !

### BAISER VOLÉ

par Eugène MORET.

#### III

L'institutrice, un peu interloquée, ne répondit pas, et la petite baronne, jugeant que l'entretien n'avait que trop duré, reprit rapidement :

— Cent cinquante francs par mois, deux heures par jour. Est-ce chose convenue ? Il nous restera assez de temps pour le reste : la danse, le cheval, le tir, la natation, l'escrime, la chasse, les jeux de toutes sortes, le lawn-tennis, très hygiénique le lawn-tennis et très en vogue pour les jeunes filles bien élevées, la promenade, le monde.

M<sup>lle</sup> Thérèse Maignan se leva.

— Eh bien, nous commencerons demain, conclut la baronne ; ah ! non, c'est un vendredi, je suis superstitieuse, vous viendrez lundi. Mais permettez et ne parlez pas encore, je tiens à ce que vous voyiez votre élève. — La baronne sonna. — Priez mademoiselle de venir me trouver.

M<sup>lle</sup> Lucrèce parut.

L'institutrice, sous ce fier nom, énumérait tout ce que celle-ci devait apprendre et s'imaginait voir émerger une grande et forte fille, solide, respirant la santé et l'intel-

ligence : ce fut une poupée à ressort, accusant une douzaine d'années à peine, qui surgit devant elle.

Elle partait en promenade avec sa gouvernante ; le coupé, attelé, attendait.

Sa robe n'était qu'un fouillis de soie et de velours, un nid de fanfreluches chargées de boucles d'acier, de rubans de satin et de fleurs épanouies ; un collier de perles au cou, des bagues au doigt et un lot de porte-veine au bras.

Mais, ce qui dominait chez elle, c'était le chapeau : un chapeau rouge, écarlate, énorme, monstrueux, qui enveloppait la tête, l'envahissait, l'enfouissait, l'écrasait ; plus de tête, plus de visage. La pauvre petite figure maigriotte disparaissait tout entière, et, quant au corps, il se tenait droit et raide, tournant, pivotant sur lui-même.

— Lucrèce, je te présente ta nouvelle maîtresse ; tu seras bien sage avec elle ?

L'enfant ne leva pas la tête, le chapeau en eût souffert ; elle salua à la prussienne et reprit sa pose, comme au port d'arme.

— Va, ma fille, dit la baronne d'un ton ennuyé ; recommande bien à Roger d'aller au pas, et reviens avant la brume, les soirées sont encore fraîches. Iras-tu faire un tour au manège ?

— J'ai donné rendez-vous à mes amiès, à Massalska, à la petite de Kersaint, aux deux sœurs Potenkin, et nous finissons par le tir, siffla la petite tout d'une traite.

— Toute la colonie étrangère ? Parfait ! alors, s'écria la baronne, ne te remue pas trop, mignonne, et, si tu passes par là, tue beaucoup de pigeons.

Seule dans sa chambre, la porte close, Thérèse en pleurait.

— Voilà donc la maison où il va me falloir aller tous les jours, se disait-elle, l'enfant qui recevra mes leçons, la femme qui me dictera ses ordres.

Elle pensa à sa mère et s'essuya les yeux. Celle-ci rentrait et courait à sa fille, l'interrogeant d'un regard anxieux.

— Oui, répondit celle-ci, avec un sourire qui peignit la joie, je commence lundi.

— Oh ! tant mieux, et... ça ira ?

— Sans doute.

— Ça ne te coûte pas trop ?

— Mais pas du tout ; je suis enchantée, au contraire. Outre que c'est pour nous une bonne aubaine qui arrive à propos, il y avait longtemps que je désirais avoir une occupation qui me prit un peu de temps tous les jours.

— Nous avions la broderie.

— Ah ! oui, fit-elle en riant ; nous pouvons en faire un peu moins et nous gagnerons un peu plus.

— J'aurais préféré pour toi un autre genre de maison.

— Pourquoi ?... cette dame est bien ; la jeune fille paraît très douce ; la baronne de Saint-Mégret est veuve, et je crois qu'elle reçoit très peu.

— Tout est pour le mieux.

— Seulement... Oh ! non, c'est une pensée qui me vient et que je devrais bien garder pour moi. Figure-toi que mon élève accuse quinze ans et en paraît douze, et que sa mère parle de la marier.

— C'est un peu tôt.

— Il paraît que, si elle était plus avancée dans ses études, ça serait déjà fait.

— On aurait attendu au moins l'âge réglementaire : quinze ans et trois mois.

Le jour dit arriva, et la leçon commença.

— Ça va parfaitement, dit Thérèse, le soir, à sa mère ; M<sup>lle</sup> Lucrèce n'est pas très intelligente, mais elle a bonne volonté, et, si elle avait été mieux dirigée, il y avait en elle l'étoffe nécessaire pour en faire une femme très suffisante.

— Et maintenant ?

— Ah ! dame, c'est un peu tard ; mais tout espoir n'est pas perdu.

C'est ce que, les jours suivants, Thérèse confirma à sa mère, l'assurant que son élève faisait des progrès, lui montrait beaucoup d'amitié, et que la baronne, pour être de nature originale, brusque et un peu hautaine, était très bonne et surtout très juste avec elle.

(A suivre).

Les soirées annuelles de nos sociétés d'étudiants, Belles-Lettres ou Zofingue, ont conservé de tout temps un caractère à part parmi nos nombreuses soirées et récréations dramatiques ou littéraires. Celle, donnée lundi par la *Société de Belles-Lettres*, nous l'a prouvé une fois de plus, témoins les éloges unanimes de nos divers journaux. Nous venons bien tard nous y associer, mais il ne nous est pas possible de ne pas mentionner, au moins, tout l'attrait de cette soirée, tout le plaisir qu'elle nous a procuré, et de ne pas adresser nos plus sincères félicitations à ceux qui y ont contribué.

*Conseils utiles.* — La meilleure méthode et en même temps la plus simple de *nettoyer un col et d'enlever les taches d'un habit*, sans le laver complètement, consiste à frotter le col avec un peu d'alcali, lequel forme avec la graisse un savon que l'on enlève facilement à l'eau. Les cols deviennent ainsi très propres. Quant aux taches, il faut les dégrossir à l'eau de savon, laisser sécher, et s'il y en a encore d'apparentes, employer la benzine rectifiée.

*Chapeaux.* — Voici le moyen de nettoyer ou rafraîchir un chapeau de feutre ferme. Après l'avoir brossé pour enlever toute la poussière, on enlève la graisse et on rend au chapeau son lustre primitif au moyen de la *neufaline*, nouveau liquide à détacher, dont on humecte un petit chiffon pour en frotter le chapeau. Le même moyen réussit parfaitement pour les draps et les cols de velours. — Un grand flacon pour fr. 1.25, dans toutes les pharmacies.

(Sciences pratiques.)

### Réponses et questions.

**Mot de l'énigme** du précédent numéro : *Pipe*. Ont deviné : MM. Grivat, à Fèchy ; Zozime Guillet, à la Chaux-de-Fonds. La prime est échue à ce dernier.

### Problème.

Trois quadrans munis d'une aiguille, ont 10 divisions chacun. L'aiguille du premier quadrans va 10 fois plus vite que celle du second, et celle-ci, 10 fois plus vite que celle du troisième. Les trois aiguilles étant sur zéro (midi des montres), on demande au bout de combien de temps les trois aiguilles marqueront le même point.

Prime : 100 cartes de visite.

### Boutades.

Un huissier municipal était chargé de publier un arrêté du Conseil d'Etat, interdisant la sortie du bétail des écuries, à l'occasion de la surlangue. Notre homme, qui avait un peu trop caressé la bouteille de petit blanc, commença ainsi sa publication : « Le Conseil d'Etat du canton de Vaud.....

Puis, n'y voyant plus et ne pouvant suivre les lignes, il s'arrête un instant et ajoute : « Enfin, bref, défense de mener les vaches boire à la fontaine. »

Un commerçant téléphonait l'autre jour à son tonnelier : « Nos seilles à choucroûte sont-elles prêtes ? » Et par suite d'une erreur de communication, il reçut la réponse suivante : « Pour aller en soirée chez M. G..., il faut le frac et un bouquet à la boutonnière. »

Un de nos journaux terminait ainsi la chronique politique de l'un de ses derniers numéros : « En résumé, nous aurons la paix, à moins que la guerre n'éclate. »

Un de nos abonnés nous écrit : « Un pauvre industriel de notre village souffrait depuis longtemps d'un rhumatisme aigu. Il avait tout essayé pour le combattre et ne savait plus à quel saint se vouer, quand quelqu'un lui dit qu'il connaissait un remède sûr, dit remède américain. Il consistait à entrer dans un four, sitôt après la sortie du pain, et à y rester le plus longtemps possible. C'est ce que notre pauvre malade a fait dernièrement. De temps en temps, le fournier entr'ouvrait la porte pour voir s'il en avait assez ; et quand il cria grâce, on le sortit du four radicalement guéri de ses douleurs, mais tout à fait semblable à une pomme cuite. Le docteur, appelé en toute hâte, jugea son état assez grave pour nécessiter son transfert à l'Hôpital, où il a eu le temps de réfléchir aux avantages et aux désagréments des remèdes américains. — Je viens d'apprendre qu'il est maintenant en bonne voie de guérison. »

La typographie commet quelquefois d'atroces coquilles. Voici une phrase cueillie dans un feuillet publié par la *Feuille d'avis de Montreux* : « Le mariage du marquis, conformément à la loi, avait eu lieu à Bade, devant le consul français, en 1847. Un an plus tard, le marquis mourait en donnant le jour à Régine, etc. »

**THÉÂTRE.** — Demain dimanche :

### Le Juif-errant

drame en 5 actes et 13 tableaux. Rideau à 8 heures.

L. MONNET.

**FAVEY ET GROGNUZ**, à l'Exposition universelle de 1878. — **Course à Fribourg et à Berne**, pendant le Tir fédéral. *Quatrième édition*, augmentée de : **Une entrevue avec Favey et Grognuz à Val-lorbes.** — La Mappemonde qui penche. — L'histoire de Guyaume Tè. — La Bataille de St-Dzâquié. — On voidazo ein tsemin de fai. — Lo Corbé et lo Renâ. — Anecdotes. — Illustrés de 20 jolies vignettes par E. DÉVERIN. — En vente au bureau du *Conteur vaudois* et chez les principaux libraires. — Prix : 2 francs.

**AGENDAS POUR 1888.** Papeterie MONNET, rue Pépinet, 3. *Messenger boiteux de Berne et Vevey.*

### VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & fils, Lausanne.